

EDGAR BENSOUSSAN

A l'occasion du rallye de Touraine, Anne, la fille d'Edgar Bensoussan, nous a envoûtés avec des anecdotes de son père. Elle a accepté de nous en compter quelques-unes pour Contact XK.

Deuxième partie



CHAUMETTE ET GRANDET

Chaumette était un restaurant en vue, par sa proximité avec la maison de la radio et ses journalistes. Thierry Roland y était tous les jours, mon père y emmenait copains et clients. C'était à 50m du garage. Un peu ambiance Claude Sautet.

Mme Chaumette mère était aux fourneaux, son fils était à l'accueil et au service.

Quand mes parents m'emmenaient, je prenais invariablement un poulet à la crème et à l'estragon avec ses petites pommes de terre sautées. Et un coca. Un festin.

GRANDET

Chez Chaumette justement, mon père avait rencontré pour la première fois Christian Grandet. Ils déjeunent et très vite Grandet déballe toute sa vie.

Au tour de mon père, beaucoup plus réservé. Il parle d'abord d'Oran d'où il vient. Grandet, inquiet a posteriori, rétorque aussitôt :

« Et comment tu faisais avec les youpins ? »

Certaines explications de texte s'imposaient...

Grandet aimait les voitures. Comme tel et par ailleurs assez oisif, il passait lui aussi beaucoup de temps dans le bureau de mon père.

Si je raconte quelques-unes de ses monumentales gaffes, c'est parce qu'elles datent de plus de 40 ans, que les protagonistes sont morts. Mais surtout parce que Christian Grandet avait ce recul, cette grâce, cet humour pour les raconter lui-même.

Dans le bureau de mon père, rue Chalgrin, Grandet prend le téléphone. Il dit « oui bonjour, oui Z90 puis 2932, nonante mille. Merci ». Puis il raccroche.

Bien sûr, mon père l'interroge sur ce curieux et bref appel.

« Ah, c'est quand j'appelle ma banque en Suisse, je ne veux pas appeler de chez moi » !

C'est amusant. A l'instant, je cherche une date sur ChatGPT et je trouve « Edgar Bensoussan dirigeait un garage Aston Martin à Paris d'abord rue Chalgrin, puis rue La Fontaine.

Ce lieu était un point de rencontre informel pour clients et passionnés (ambiance quasi « club privé »). C'est amusant. Effectivement, pour Christian Grandet comme pour tant d'autres, le bureau de mon père était un repère. Une parenthèse. Un refuge parfois. Le garage a toujours été ouvert le samedi. C'était aussi le jour de prédilection de beaucoup de copains. Tous venaient. Les copains parlaient aux clients.

Christian Grandet quand il n'était pas au garage, habitait avenue Foch et avait ses habitudes à la pompe en sous-sol.

Un jour il râle contre une nouvelle augmentation de l'essence. Le pompiste lui fait remarquer gentiment que ça devrait lui être indolore pour lui.

Grandet de répondre avec une logique implacable « Bien sûr, vous vous avez seulement le plein de votre 4L à faire, mais moi, j'ai la voiture du chauffeur, de ma femme, la Ferrari de mon fils, la voiture de ma fille, ma Rolls, la voiture du maître d'hôtel, la Mini-Moke de Saint-Tropez. Alors, vous voyez, pour moi, ce n'est pas la même addition ! »

LES GARAGES

Années 1970 rue Gros. Le garage de mon père s'appelle British.

L'IRA est alors très active et lors d'un passage de la Reine d'Angleterre à Paris, le garage comme la Franco-Britannique feront l'objet d'alertes à la bombe.

Mon père a eu en fait 2 garages rue Gros. D'abord le garage Porsche. Puis ce qui est aujourd'hui la Plateforme du bâtiment.

Boulevard Raspail, le garage a participé un peu au monde judiciaire, par 2 fois.

Dans l'affaire Elf, un énorme scandale financier de la République, Eva Joly est juge d'instruction. André Guelfi intermédiaire omnipotent, est prêt à parler mais Mme Joly se fait écouter dans son cabinet.

Mon cousin Francis Chouraqui est l'avocat de Guelfi que lui avait présenté mon père. Il lui indique un lieu sûr pour recueillir le témoignage.

Le garage de son oncle boulevard Raspail.

Le jour prévu on a vu une voiture s'enfiler la lampe à toute berzingue. Puis plus rien.

Mais Guelfi parlera.

Il aura été aussi un grand coureur automobile.

Lors des 24 Heures du Mans, son beau-frère copilote, Larivière je crois, sera décapité par un barbelé lors d'une sortie de route. (Jacques Emile Larivière est mort le 23 juin 1951 en sortant de la route au Tertre Rouge au volant d'une Ferrari 212 Export, décapité par des barbelés).

Le second épisode, dans les mêmes années est cinématographique.

Un vieux copain de mon père, Jean-Pierre Moscardo, grand reporter à Match et plus tard Canal Plus, cherche un lieu pour un tournage.

C'est l'époque où les 1^{ers} cols blancs vont en taule.

Il veut recueillir les témoignages de ces grands patrons en prison, non sur le motif de leur incarcération mais sur la façon dont ils l'ont vécue.

Maurice Bidermann, le frère de Régine explique qu'il fait un bon déjeuner chez Maxim's ce jour-là. Il en sort menotté et le soir il dort à la Santé.

Sacré contraste !

Le suivant, le patron d'une grosse mutuelle dont je n'ai pas retrouvé le nom, raconte une improbable mais néanmoins indéfectible amitié née en prison avec son codétenu, habitué des lieux, qui l'appelle « enc... » toutes les 3 secondes. Mais avec une grande tendresse et une grande fidélité !

Quant à Cyril de Rouvre jeune tycoon et à la tête d'une écurie de Formule 1, AGF, il se donne comme mission de survie de nettoyer les toilettes communes de la cellule avec une brosse à dents. Lorsqu'il sortira, les toilettes seront débarrassées de siècles de crasse.

Pourquoi le tournage au garage ? Parce que sous un certain angle avec les barreaux aux fenêtres, cela rappelait furieusement une cellule !

Boulevard Raspail il y a eu aussi l'épisode Sami N... (*censure éhontée de Contact XK mais vous reconnaîtrez facilement le personnage*)

On est dans les années 1998/2000. J'ai sympathisé avec un photographe motard qui gare sa moto non loin du garage. Un jour il me demande s'il peut prendre des photos des autos qui sont au 6^{ème} étage, c'est-à-dire celles qui sont en accès limité en me disant qu'il adore les voitures et que c'est pour son usage personnel.
Je ne suis pas méfiante et j'autorise les photos.

Quand il vient, je suis absente, mais la secrétaire de mon père l'informe que le photographe qui vient est lourdement équipé de matériel photo et que l'affaire semble prendre de grosses proportions.

Mon père décide de monter.

Il trouve Bernadette Laffont et un type à sale gueule au volant de la Bugatti Atlantic qui appartient à Nicolas Seydoux.

Bernadette Laffont sort de la voiture et se présente poliment à mon père tandis que l'autre type vocifère et râle dans son coin.

Mon père lui suggère d'aller prendre une douche...

Le ton monte. Mon père explique au photographe que la voiture appartient à quelqu'un qui n'a pas donné son consentement pour un usage public de photos et qui est du monde du cinéma, en plus. Il vient en réalité de comprendre qu'il s'agit d'un reportage pour le magazine « Première ».

Mon père indique à tous que dans ces conditions, on arrête tout.

« Ouais, moi je n'ai pas que ça à foutre, j'ai dealé avec le photographe... »

« Jvais te défoncer... »

Mon père regagne son bureau au rez-de-chaussée entendant des menaces derrière son dos émanant d'un individu dont il n'a aucune idée de l'identité.

Un moment après il reçoit un appel du patron du magazine qui employait le jeune photographe. Il présente ses excuses et promet que les photos ne seront pas publiées.

Il se présente comme Alain Kruger, issu d'une famille (...) d'Oran.

Mon père lui apprend aussi qu'un moment après, Sami N... puisque c'est lui dont il s'agit, l'avait appelé pour le menacer. Mais comme un lâche qu'il est, il n'est jamais venu. Mon père qui l'avait attendu en vain avait conclu à un faux voyou, une lavette, un moins que rien.

Puis on a tous appris l'être délicieux qu'il était...

Ce directeur des bateaux-mouches nous racontant s'être battu avec lui parce qu'il draguait odieusement sa femme.

Ce fils de Marc Francelet qui fut gravement blessé au visage par un cendrier en cristal jeté par Sami N. Les femmes qu'il a malmenées, etc.

Malgré les promesses de Kruger, les photos parurent dans le journal.

C'était l'été, nous étions à Deauville. Mon père passait du temps au téléphone avec Nicolas Seydoux...

BOKASSA

Par l'intermédiaire de Bernard Tapie, mon père a acheté quelques voitures à Bokassa. Un matin, une secrétaire l'appelle pour le prévenir d'un coup de fil en provenance de l'Empereur déchu. Il faudra, même après la destitution, l'appeler Majesté, il y tient beaucoup.

Effectivement, un moment après, Bokassa téléphone, mon père répond « Mes hommages votre Majesté. »

Il répond un incroyable « merci » !

Puis mon père se présente comme le Président-Directeur-Général d'une société commerciale, soumise à la TVA, blablabla. Pas facile le cours fiscal à Sa Majesté ! Et Bokassa de répondre « Mes hommages, M. Le Président-Directeur-Général. » Par la suite, mon père sera embêté car à chaque vente de voiture, ils sont une tripotée à réclamer leur dû, frères et sœurs si nombreux.

Il y a un jeune homme, un de ses fils, Saint-Cyr, qui était toujours fourré dans le bureau de mon père. Il mourra tragiquement.

Un jour, il lui propose de voler un Boeing de Bokassa. Mon père lui demande où ils pourraient aller et Saint-Cyr de répondre, « c'est facile, en Lybie, on est bien avec Kadhafi ! »

Bokassa et mon père se sont rencontrés une seule fois, au château d'Hardricourt. C'était un matin, Bokassa s'était déjà versé une grosse lampée de whisky avant de proposer la même à mon père.

Mais le plus fou, c'était la proximité de la Couronne du Sacre, seule réminiscence de la gloire de Bokassa, dorénavant passablement ivre. A quelques mètres. Elle avait été réalisée par Arthus Bertrand, à bordure d'hermine, comportait un bandeau constellé de diamants. Au milieu du bandeau un diamant de 80 carats bleu pâle sur lequel s'élève un aigle aux ailes déployées. Etc.

Et tout ça sous le pif de mon père. Seul avec un Empereur déchu, saoul, dans un château qui semble désert. Il a l'impression de rater un gros coup. Mais c'est un coup qui le dépasse. Il reviendra fortement impressionné par cette scène !

De cette époque, il me reste un passeport au nom de Catherine Bokassa, sa femme.

A la mention profession il est inscrit « Impératrice ». Pas mieux.
